

POLITIQUE

« En 1821, j'avais beaucoup de peine à résister à la tentation de me brûler la cervelle. Je dessinais un pistolet à la marge d'un mauvais drame que je barbouillais alors (logé *casa Acerbi*). Il me sembla que ce fut la curiosité politique qui m'empêcha d'en finir... » (*OI II*, 432¹).

La « curiosité politique »... Bien malévole serait le lecteur qui sur ce point ne prendrait pas S. au sérieux. De fait, comment faire abstraction du « coup de pistolet » politique ? Ôtez le bruit politique de l'œuvre de S., que reste-t-il ?... N'en déplaise à tous ceux – et ils sont légion – qui ont voulu embrigader Dominique du côté de la mondanité et de la frivolité, des arts et du dilettantisme, du symbolisme anhistorique et des thèmes « éternels », ce qui passionne continûment S., ce qu'il ne peut s'empêcher d'entendre, et de faire entendre (la célèbre métaphore du « coup de pistolet au milieu d'un concert » est là qui manifeste cette irrépressible – et vulgaire (pour de nombreux « *happy few* », choqués par une passion aussi « prosaïque » - « curiosité »), c'est l'animal social (voir **Société**), ce sont les querelles de parti, les dissonantes différences.

De la politique, S. a dit pis que pendre. Le mot même n'apparaît jamais exempt de connotations négatives ou péjoratives. La politique est, au choix, sale, laide, « boueuse » (lettre à A. de Mareste, 03.01.1818), « attristante et aigrissante » (*OI I*, 733), hostile au bonheur (elle génère la haine), au plaisir (« La politique tue chez moi la volupté », *OI I*, 945), à la rêverie, aux arts, aux passions folles, etc. Entre cent autres, ces quelques citations : « Je sais que notre liberté s'augmentera d'un centième tous les ans et aura doublé en 1929. Cela cru, rien d'ennuyeux comme des discussions politiques et les trois quarts ne sont pas de bonne foi » (*CG III*, 706²) ; « ...il faut un long siècle avant que l'Italie soit à la hauteur des deux Chambres. Laissons les sujets tristes, parlons musique » (*VI*, 8) ; « Si je savais un coin du monde où l'on ne parlât pas plus politique qu'en 1770, j'y volerais, fût-il aussi loin que les jardins d'Armide » (*ibid.*, 88) ; « Le duc de Modène, lui-même, s'est senti obligé de faire un journal ultra, tant l'opinion s'occupe de politique. Aussi, adieu la musique ! » (*CG IV*, 354) ; « Au lieu de ces tristes considérations politiques, que ne puis-je donner une idée des jolies petites passions qui animent la vie sociale en ce pays ? » (*VF*, 486³) ; « Le gouvernement de la Charte (...) jette une défiance soupçonneuse dans tous les cœurs. Il sépare les diverses classes de citoyens par la haine » (*RS*, 121, note 1⁴) ; « Les discussions politiques ôteront la rêverie et les doux loisirs sans lesquels Cimarosa et Casanova n'ont point de vrais juges à attendre » (*VI*, 964) ; « Elle ne viendra que trop tôt pour les aimables Milanais, cette fièvre politique qui rend inaccessible à tous les arts et par laquelle, pourtant, grâce à la féodalité, il faut passer pour arriver au bonheur » (*ibid.*, 214) ; « Je terminerai ce long bavardage politique par une réflexion d'un tour littéraire. Si Voltaire pouvait revenir à la vie, il n'écrirait pas de tragédies, il essaierait de se faire élire député (...). Je crains fort qu'à l'avenir la politique ne devienne le vampire de la littérature » (*PL*, 369⁵) ; « Du temps de Pétrarque, il s'agissait de découvrir et de publier des manuscrits anciens. De nos jours, hélas ! la politique vole la littérature, qui n'est qu'un pis-aller » (*CG III*, 495) ; « Mes pensées, comme on le voit, étaient bien loin des intérêts d'argent et des idées politiques, presque aussi laides ! » (*VF*, 438) ; « Cette commission [« dite de l'*Ornato* »], quand la politique, toujours amie du laid, de M. de Metternich, ne s'en mêle pas... » (*ibid.*, 678).

Cela dit, en dépit de tous ses dires, de toutes ses résolutions – « Je suis bien résolu à déraciner chez moi toute idée politique. Je méprise autant les gouvernés que les gouvernants, et c'est toujours le dernier observé qui me semble le plus haïssable » (*OI I*, 923) -, Dominique, qui a « de la vertu politique » (*OI II*, 437), ne peut se désintéresser de ce qui canalise les énergies, les forces vives des nations, ne peut s'empêcher de parler de politique. Pour le libéral S. la politique est la grande, sinon l'unique préoccupation du XIX^e siècle : « Un siècle doit exceller dans ce dont il a fait sa grande affaire. Notre affaire à nous est d'opérer des conversions politiques. C'est dans ce but que, trompeurs comme trompés, nous parlons sans cesse du *bon*, du *juste*, de l'*utile*. Toute la partie de notre attention et de nos raisonnements qui s'emploie à chercher le bon, le juste, etc. était au service des beaux-arts chez les hommes dont Annibal Carrache voulait captiver l'attention » (propos de M. d'Italinsky, évident et obligeant porte-parole de Dominique, dans les *Promenades dans Rome*, *VI*, 925). Pour être accusée de tous les maux, la politique, qui « veut agir sur le plus grand nombre » (*OI I*, 578), qui veut « faire le bonheur du plus grand nombre » (*VF*, 774), n'en est pas moins l'une des plus fidèles et plus essentielles passions de S. Entre les *happy few* et le « bonheur du plus grand nombre », le divorce est patent et les jugements que Beyle porte sur « la politique » découlent de cette opposition cardinale ; il ne saurait certes y avoir de concordance de vues entre

¹ *Œuvres Intimes*, II, édition établie par Victor Del Litto, Paris, Gallimard, 1982.

² *Correspondance générale*, Paris, 1997-1999, éditions Champion.

³ *Voyages en France (Mémoires d'un touriste, Voyage en France, Voyage dans le Midi de la France)*, édition établie par Victor Del Litto, Paris, Gallimard, 1992

⁴ *Racine et Shakespeare*, édition Roger Fayolle, Paris, 1970.

⁵ *Paris-Londres* (l'ouvrage rassemble le « courrier anglais » et l'ensemble des chroniques journalistiques adressées par Stendhal aux revues anglaises), éditions de Renée Dénier, Paris, 1997.

l'égotiste qui ne considère et n'exalte que l'individu, le barbare hors-la-loi, les passions et les goûts singuliers, les bonheurs fous, sublimes, réservés à une noble et petite élite, et le libéral S. qui, lui, s'intéresse aux conditions objectives, statistiques, économiques, historiques, législatives, politiques, etc. du bonheur collectif. Quand S. parle de politique, il faut tenir compte de l'aune choisie, de l'échelle de valeurs adoptée, du thermomètre : qui parle ? l'amateur d'opéra ou le citoyen, le dilettante ou le libéral, le beyliste ou l'animal, Dominique ou Brulard ? Cependant, quels que soient les jugements portés sur « la » politique, il est notable que jamais S. ne peut s'empêcher d'en parler, de la traquer, et de la découvrir partout. Vie privée, sentiments, amours (voir l'idéologique essai de 1822), littérature, beaux-arts, philosophie, etc., il n'est aucun domaine qui échappe au politique.

« Tout est politique » : S., le premier peut-être, l'a dit sur tous les tons, écrit dans tous ses écrits. S'il est une autobiographie qui prouve combien le moi le plus intime, « le moi le plus moi » est conditionné, façonné, fabriqué par les généalogies et les traditions familiales, par les clivages partisans, par l'époque et les circonstances historiques, c'est bien la *Vie de Henry Brulard* qui transforme le foyer domestique en arène politique (le forum est dans la maison : il y a « le parti » de Brulard et « le parti de Séraphie ») et fait de l'individu un produit social. Dans le même ordre d'idées, dès ses toutes premières réflexions littéraires, dès *Filosofia Nova*, S. porte sur les arts, et sur la littérature en particulier, un regard bien moins esthétique que politique. En témoignent exemplairement sa lecture du *Misanthrope* (OI, 120) et du classicisme, une lecture très tôt « délaharpisée » (*ibid.*, 152), intégralement, franchement politique. Tout comme la peinture de Michel-Ange est indissociable des idées « baroques », de son temps et de la terreur que cherche à inspirer le catholicisme, le théâtre de Racine et la comédie de Molière sont intimement liés à l'absolutisme de Louis XIV, et ont donc perdu beaucoup de leur valeur avec la Révolution française. Aux yeux de Dominique, les arts sont d'ailleurs à ce point dépendants de la vie de cour et de salon, des loisirs, du luxe, de la magnificence tyrannique ou monarchique, que le dilettante prévoit leur inéluctable « chute » (VI, 542). Le siècle de la machine à vapeur n'ayant « qu'une passion : établir un bon gouvernement » (*ibid.*, 1086), les beaux-arts – ainsi définis : « toutes les choses qui ne sont pas d'utilité directe, comme le pain, les étoffes, le cuir » (PL, 266) – vont nécessairement « tomber » (VI, 892) dans la mesure où les deux Chambres, « la chasse de l'utile » (*ibid.*, 569), « le bon » (*ibid.*, 925), « la raison, la justice » (AM, 487⁶), la gestion prudente du budget – « le plus grand ennemi du beau » (VF, 198) -, la liberté, la vertu républicaine, etc. bannissent l'esprit, l'originalité, la comédie (RS, 121-123), détruisent « le sentiment des arts » (VI, 1122), interdisent les dépenses somptuaires, les fastes monarchiques ou catholiques. « C'est d'une huître malade que l'on tire la perle. Je désespère des arts depuis que nous marchons vers le gouvernement de l'opinion, parce que, dans toutes les circonstances possibles, ce sera toujours une absurdité que de bâtir Saint-Pierre. N'y avait-il pas vingt manières cent fois plus utiles de dépenser 500 millions ? N'y avait-il pas deux cent mille malheureux à secourir, la moitié de la campagne de Rome à mettre en culture... ? » (VI, 581) ; « Le siècle des budgets et de la liberté ne peut plus être celui des beaux-arts ; une route en fer, un dépôt de mendicité, valent cent fois mieux que Saint-Paul. A la vérité, ces objets si utiles ne donnent pas la sensation du beau, d'où je conclus que la liberté est ennemie des beaux-arts (...), ce qui n'empêche pas la liberté de valoir mieux que toutes les basiliques du monde » (*ibid.*, 933) ; de tels textes parlent haut et fort. Pour être un impénitent dilettante, S. n'oublie cependant jamais que l'art est un luxe, une « espèce d'écume » (l'expression figure dans une lettre à L. Crozet, datée du 15.11.1816, CG II, 733-734), le « produit nécessaire » de certaines conditions sociales, culturelles, historiques. Cette thèse, politique s'il en est, il la soutient et il l'illustre dans tous ses ouvrages, tant dans *l'Histoire de la peinture en Italie* que dans *Racine et Shakespeare*, tant dans son *Journal* que dans *De l'Amour*, tant dans ses chroniques que dans ses écrits esthétiques et ses romans.

Bref, S. est parfaitement conscient que tout, absolument tout, est politique. Et, abstraction faite du Bombet « bénin, bénin » (CG III, 90), de ce « robinet d'eau tiède » (*ibid.*, 166) que sont les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métafaste...*, il n'est aucune de ses œuvres qui ne soit exempte de « curiosité politique » (voir **Pamphlet**). Ses essais, ses voyages, ses chroniques, ses vies, etc., sont des écrits partisans, des libelles ; les fictions elles-mêmes ne manquent pas à la règle : « Ses cinq romans sont des romans politiques » (L. Aragon) ; *Le Rouge* est « le plus grand de tous nos romans politiques » (H.-F. Imbert, 1970, 168) ; *Lucien Leuwen* est « sans doute le plus grand roman français politique. Directement politique. Intégralement politique » (P. Barbéris), et, bien loin d'être une bénigne utopie, une bluette guillerette ou une opérette à paillettes, *La Chartreuse de Parme* est l'implacable « portrait d'une réaction » (R.N. Coe). De fait, bien plus qu'aucun autre grand écrivain du XIX^e siècle (seul Chateaubriand, son adversaire de toujours, pourrait lui faire face), S. est hanté par la politique, et ne peut écrire que des textes profondément marqués par elle.

Lector in fabula : chez S., la politique est si insistante, si patente, si incontournable que « le lecteur de 1880 » et les générations successives qui ont distingué l'auteur d'*Armance* ou de *La Chartreuse* l'ont déchiffré, lu à travers leurs lunettes idéologiques, en fonction de leurs propres affinités électorales. Toute l'histoire du stendhalisme est là qui atteste la singulière, l'extrême – et inévitable – politisation de la réception de l'œuvre stendhalienne (voir **Alain, Aragon, Bardèche, Barrès, Beauvoir, Blum, Bouget, Lukács, Maurras, Sainte-Beuve...**).

[Y. Ansel]

⁶ *L'Ame et la Musique (Vies de Haydn, de Mozart et de Métafaste, Vie de Rossini, Notes d'un dilettante)*, édition de Suzel Esquier, Paris, 1999.

Bibliographie : L. Blum, *S. et le beylisme*, Paris, 1914 – Alain, S., Paris, 1948 – M. Bardèche, *S. romancier*, Paris, 1947 – L. Aragon, *La lumière de S.*, Paris, 1954 – V. Del Litto, *La vie intellectuelle de S. Genèse et évolution de ses idées (1802-1821)*, Paris, 1959 – R.N.Coe, « *La Chartreuse de Parme*, Portrait d'une réaction », *Omaggio a S., II, Aurea Parma*, 1967, 43-61 – M. Crouzet, « Misanthropie et vertu, S. et le problème républicain », *RSH*, 125, 1967, 29-52 – H.-F. Imbert, *Les métamorphoses de la liberté ou S. devant la Restauration et le Risorgimento*, Paris, 1967 – M. Crouzet, « L'apolitisme stendhalien », *Romantisme et société*, Paris, 1969 - H.-F. Imbert, *S. et la tentation janséniste*, Genève, 1970 – G. Mouillaud, *Le Rouge et le Noir. Le roman possible*, Paris, 1973, 110-120 – P. Barbéris, *Sur S.*, Paris, 1983, 33-42 – R. Andrieu, *S. et le bal masqué*, Paris, 1983 – M. Crouzet, « Critique politique du classicisme », *La poétique de S.*, Paris, 1983, 75-110 - « S. et le politique », *L'Arc*, 88, 1983, 33-42 – A.-M. Meininger, « De la « curiosité politique » à la création littéraire à propos de *Lucien Leuwen* », *La création romanesque chez S.*, Genève, 1985, 159-165 – A. Jefferson, « Représentation de la politique, politique de la représentation : *La Chartreuse de Parme* », *SC*, 107, 1985, 200-213 – Y. Ansel, « Peurs et rumeurs dans la *Chartreuse de Parme* », *Op. Cit.* 7, pau, 1996, 161-169 ; « Lire toute la fable », *La Chartreuse de Parme. Chant et tombeau*, Grenoble, 1997, 91-112 ; « S ; lecteur du XVIIe siècle ou l'invention d'une nouvelle critique », *Elseneur*, n°15-16, Caen, 2000, 159-172.